

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE DE THÉÂTRE OU DE GRAND DINER.

MODÈLES DE M^{me} CAVALLY.

2. TOILETTE DE GRANDE CÉRÉMONIE. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de théâtre ou de grand dîner. — Toilette de grande cérémonie. — Chapeaux de fillettes : Castilian, Lisbeth, Marguerite, Créole. — Chapeaux de garçons : Boléro, Hubert. — Jardinière en bourriche d'huîtres. — Galon pour la jardinière. — Deux aigrettes en jais. — Parure Quélus. — Parure Jane Seymour. — Parure Viviane. — Peignoir de matin. — Broderie pour portecigares. — Carré en crochet et lacet écru. — Dentelle au crochet. — Toilette de mariée. — Toilette de cérémonie. — Toilette de bal. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées. — Planche de broderies et de patrons.



3. CHAPEAU CRÉOLE.



3. CHAPEAU CASTILLAN.



4. CHAPEAU LISBETH.



6. CHAPEAU MARGUERITE.



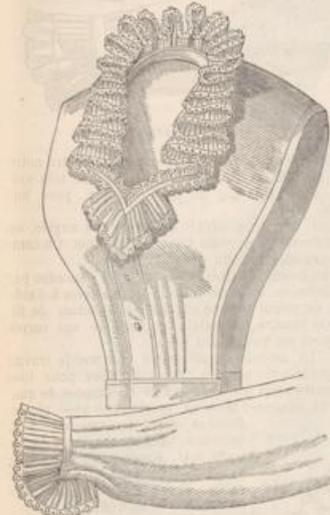
7. CHAPEAU BOLÉRO.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de théâtre ou de grand dîner.

— Jupon de faille noire. Tunique de crêpe bleu lapis encadré d'un effilé mousse de nuance bien assortie. Cette tunique est volée de deux autres, l'une en dentelle blanche, l'autre en dentelle noire; cet effet est nouveau et fort original. Sur le devant, des nœuds de crêpe de Chine ou de gros de Suède posés à même la tunique de crêpe, semblent réunir les deux parties des tuniques de dentelle.

2. Toilette de grande cérémonie. — Modèle de M^{me} Cavally, 6, boulevard des Capucines. — Cette toilette est faite de trois nuances de faille leur feuille de rose. La robe est de la nuance intermédiaire, elle est recouverte de draperies prises dans la nuance la plus claire; ces draperies, artiste-



13. PARURE QUÉLUS.

ment relevées par des pous de roses, sont agrémentées d'effilés à tête, dont les soies reproduisent les trois nuances de la toilette.

Les lés de derrière sont recouverts, dans la partie du bas, de volants alternés des deux nuances claires; dans le haut, les draperies se continuent sans les effilés en se croisant les unes sur les autres.

La tunique, qui forme long manteau de cour, retombe gracieusement sur cet ensemble. Elle est doublée à l'intérieur de faille rose foncée recouverte extérieurement, surtout dans la partie du bas, de volants à tête, bien fournis en fronces, de deux nuances claires. L'espace entre les revers est rempli par de longs bouts de ruban de faille n° 22, rattachés par un nœud au milieu duquel se trouve un pous de roses variées assorti à ceux du tablier.

Corsage à basques pointues, de la nuance foncée, orné de draperies de la couleur la plus claire et nœud



4. Chapeau Lisbeth pour fillette.

— Le chapeau est en paille marron; les bords relevés sont bordés d'un rouleau de velours marron; la jarretière du tour du chapeau est en gros de Suez marron, liséré de bleu azurine; un chou de plume bleue, d'où s'élançait une aigrette, est posé sur le sommet du chapeau par derrière, de petites fleurettes bleues reposent sur l'autre côté et le garnissent.



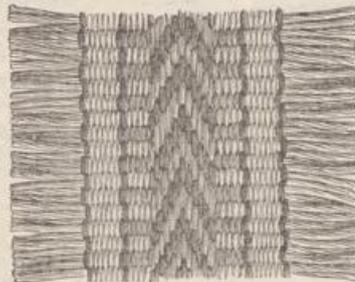
8. CHAPEAU HUBERT.

5. Chapeau créole en faille noire, à bords relevés; un foulard à pois, avec encadrement, s'enroule autour de la calotte, et s'attache par un nœud sur le côté.

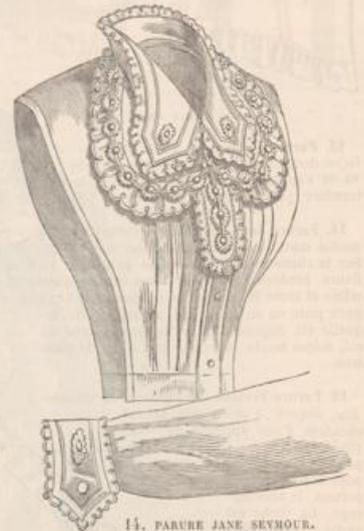
6. Chapeau Marguerite pour fillette de trois ans. — La paille, tressée un peu grosse, est cependant très-jolie. La calotte, zébrée de petites bandes de velours, est recouverte à moitié par les coques d'un nœud



9. JARDINIÈRE EN BOURRICHE D'HUITRES.



10. GALON POUR LA JARDINIÈRE.



14. PARURE JANE SEYMOUR.

bleu paon et entourée en pied, d'une touffe de liquets au feuillage bien tendre.

7. Chapeau boléro pour petit garçon de trois à cinq ans. — La calotte est plate, les bords sont relevés régulièrement tout autour à quelques centimètres du bord, comme le véritable chapeau espagnol. Notre modèle était en feutre bleu marine, mais on le fait également en marron, en noir ou en gris; la jarretière de velours, les pompons et les glands doivent être assortis de nuance avec le chapeau.



11. AIGRETTE EN JAIS.



12. AIGRETTE EN JAIS.

8. Chapeau Hubert pour petit garçon de cinq à six ans. — La forme est en feutre noir; la jarretière, en bourdaloue assorti, encadre la calotte.

Comme ornement, nous avons un pompon de soie noire; un bijou en argent niellé, en forme de cor de chasse, sert de pied à une aile de pigeon.

9-10. Jardinière formée d'une

bourriche d'huîtres, garnie de galon de bourreliers. — Ce n'est rien, et c'est charmant, quand cette jardinière est appendue au mur par un cordon de laine mélangée et ornée de deux glands. Notre dessin 10 reproduit en grandeur naturelle le galon qui sert à orner la bourriche. Toute faite ou échantillonnée, chez M^{me} Marie de Milly, 21, boulevard de Baignolles.

11-12. Deux aigrettes en jais. — Modèles des Galeries de Choiseul. — Elles sont formées de petites perles de jais taillées et adaptées sur une monture en fer noir ou verni noir. Ces aigrettes ou motifs peuvent se mettre dans les cheveux ou dans les chapeaux et servir d'agrafes pour retrousser les robes et les confections.



17. PORTE-CIGARES A BRODER SUR DRAP, SUR CACHEMIRE OU SUR BASANE.

17. Porte-cigares. — La broderie consiste en une jolie soutache en gause d'or, ou bien encore en un simple point de chaînette qui suit bien exactement tous les contours de notre dessin; il peut se broder sur drap, sur cachemire ou sur basane havane ou gris clair, à volonté. Pour la monture, il faut avoir recours à un monteur habile, ou à l'une des maisons auxquelles nous empruntons nos modèles.

18-19. Carré en crochet et lacet écreu et dentelle au crochet. — On commence par bâtir sur une toile cirée le

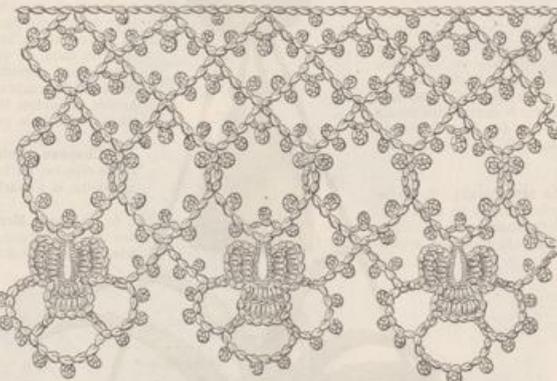


16. PEIGNOIR DE MATIN.

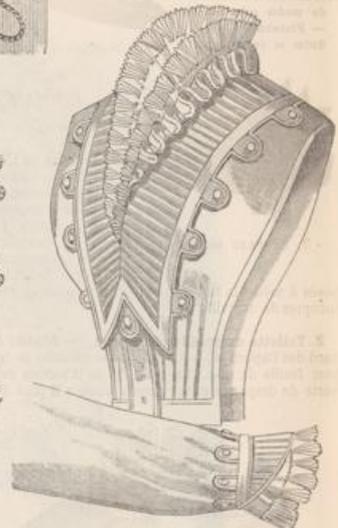
13. Parure Quélos. — Toute la grâce de cette parure dépend de la façon dont on disposera le ruché; ce ruché, tout droit par derrière le cou, va en s'aplatissant sur les côtés; il se monte en coquille pour venir se terminer par devant en un jabot qui retombe sur la poitrine.

14. Parure Jane Seymour. — Cette parure, moitié claire et moitié mate, convient pour robe ouverte de demi-toilette. Sur la chemisette en mousseline se trouve une applique de fleurs brodées faisant tête à une bande également en mousseline et toute festonnée. Le col carcan, avec patte, est en lingerie plate ou en toile fine, au milieu de laquelle est disposée de la tripleure. Autour du col, même bande festonnée que celle du plastron.

15. Parure Viviane. — Plastron en mousseline, disposé à petits plis perdus encadrés d'une applique de toile piquée des deux côtés; sur les petites pattes qui en débordent, on pose des boutons de percale supportant le blanchissage. La ruche est partie en étoffe fort claire plissée à tout petits plis, et partie en étoffe plus épais-



18. DENTELLE AU CROCHET SERVANT DE CADRE AU CARRÉ N° 19.



15. PASTEUR VIVIANE.

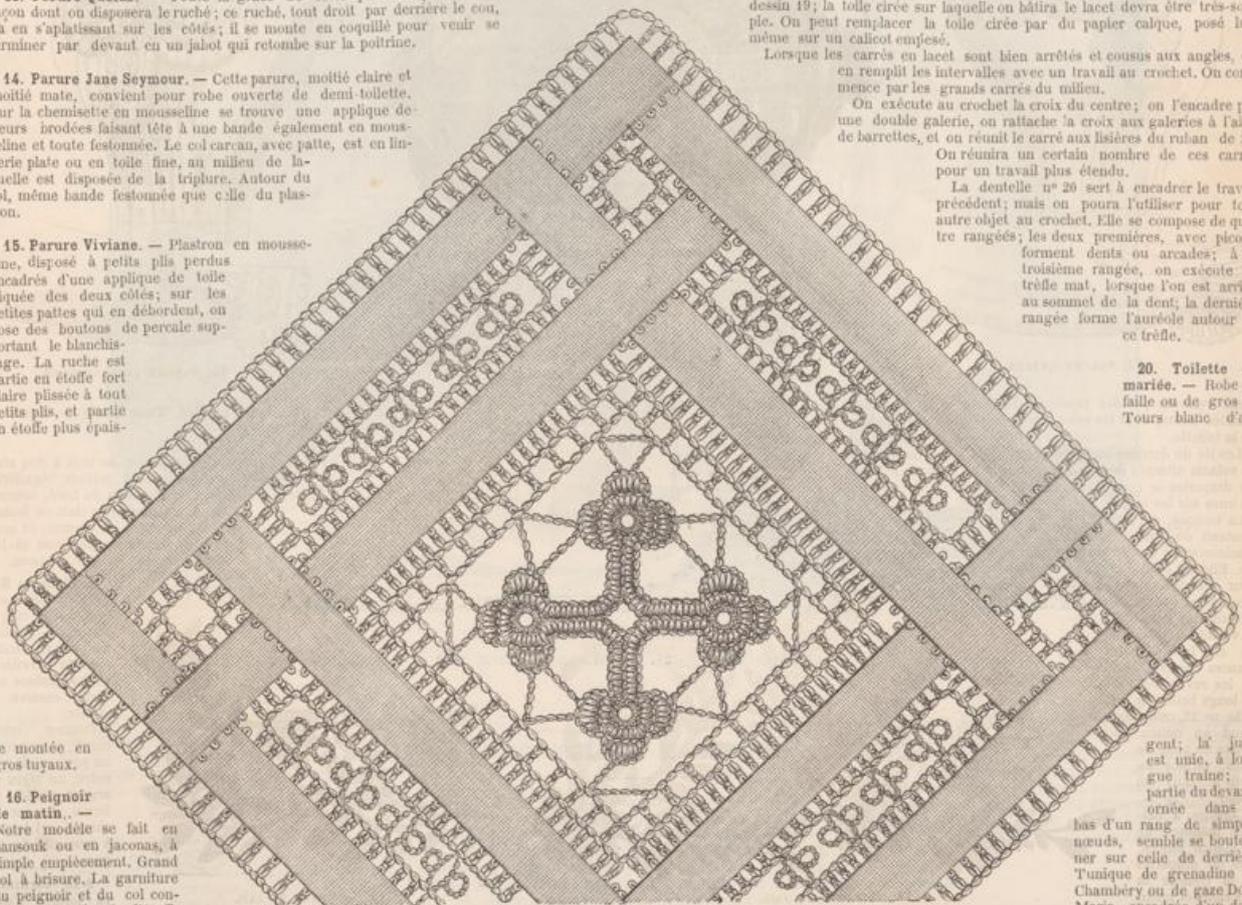
lacet écreu, en le faisant passer l'un sur l'autre, comme le montre notre dessin 19; la toile cirée sur laquelle le lacet devra être très-souple. On peut remplacer la toile cirée par du papier calque, posé lui-même sur un calicot emjésé.

Lorsque les carrés en lacet sont bien arrêtés et cousus aux angles, on en remplit les intervalles avec un travail au crochet. On commence par les grands carrés du milieu.

On exécute au crochet la croix du centre; on l'encadre par une double galerie, on rattache la croix aux galeries à l'aide de barrettes, et on réunit le carré aux lisières du ruban de fil. On réunit un certain nombre de ces carrés pour un travail plus étendu.

La dentelle n° 20 sert à encadrer le travail précédent; mais on pourra l'utiliser pour tout autre objet au crochet. Elle se compose de quatre rangées; les deux premières, avec picots, forment dents ou arcades; à la troisième rangée, on exécute le treffe mat, lorsque l'on est arrivé au sommet de la dent; la dernière rangée forme l'auréole autour de ce treffe.

20. Toilette de mariée. — Robe de faille ou de gros de Tours blanc d'ar-



19. CARRÉ EN CROCHET ET LACET ÉCREU.

se montée en gros tuyaux.

16. Peignoir de matin. — Notre modèle se fait en nansouk ou en jaconas, à simple empiècement. Grand col à brisure. La garniture du peignoir et du col consiste en une bande d'étoffe ourlée.

gent; la jupe est unie, à longue traîne; la partie du devant, ornée dans le bas d'un rang de simples nœuds, semble se boutonner sur celle de derrière. Tunique de grenadine de Chambéry ou de gaze Dona Maria, encadrée d'un double volant retenu par un

biais de faille blanche; elle forme pointes de châtes doubles retombant les unes sur les autres; une trainasse de fleur d'oranger avec bouquet semble maintenir les pointes. Corsage à grandes basques rondes voilées de gaze de Chambéry et encadrées de volants assortis; bouquet de fleur d'oranger sur la poitrine. Nous donnons sur notre supplément les patrons en grandeur naturelle du corsage et de la tunique.

21. Toilette de cérémonie. — Robe de faille noire à jupe arrondie, garnie, devant et derrière, d'un volant de moyenne hauteur, surmonté de bouillonnés, séparés par des biais d'étoffe lisérés de faille Ophélla; au-dessus du dernier

biais court une guirlande de fleurs et de feuillages brodés au passé, tout en soie fêlée violette. Tunique à basques retroussées; le corsage, à basques rondes derrière et carrées devant, ainsi que le grand col à larges revers, est orné de la même broderie. Nous donnons sur notre supplément les patrons du corsage de cette toilette.

22. Toilette de bal. — Robe de dessous en taffetas blanc, voilée de plusieurs jupes de gaze de Chambéry ou de crêpe lisse, très fournies en fronces. Ces jupes sont recouvertes par une longue traîne bouillonnée en tulle illusion; les bouillonnés sont séparés les uns des autres par trois petits velours n° 2, couleur groseille ou cerise; une guirlande de feuil-

lage très-léger encadre les bouillonnés dans le bas, et fait tête à un volant de tulle plissé et gaufré. Un des côtés de la jupe est parsemé de piqués de rose thé de toutes les grosseurs, depuis le simple bouton naissant jusqu'à la grosse rose épanouie; elles sont jetées sans aucune symétrie apparente dans les bouillonnés; l'effet en est nouveau et original.

Le tablier devant est recouvert de biais dentelés de velours ou de taffetas groseille faisant tête à une frange chenillée blanche et groseille, surmontée d'une blonde perlée de jais.

Tunique fort courte; elle est formée d'une sorte de draperie en tulle uni dont la transparence laisse apercevoir les



20. TOILETTE DE MARIÉE (VOIR LE SUPPLÉMENT).

21. TOILETTE DE CÉRÉMONIE (VOIR LE SUPPLÉMENT). — DESSIN DE G. GONIN.

garnitures de la traîne et celles du tablier. Cette draperie est garnie d'une belle dentelle perlée retombant sur une frange chenillée blanche et groseille; trois rubans de velours et une trainasse de roses thé en suivent la forme.

Le corsage à bretelles assorties à la garniture du tablier, c'est-à-dire se composant d'un biais dentelé surmonté d'une blonde, est terminé par une frange; un double nœud, sans pan, en faille blanche doublée de groseille, est placé au bas de la bretelle.

E. BOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de matinée élégante. — Robe en foulard uni bleu turquoise et en foulard à fond blanc, semé de pois bleus. La première jupe est garnie dans le bas d'un volant monté en fronces, servant de soutien à la tunique. Les garnitures du tablier, formées de deux volants superposés, viennent se perdre sous les garnitures de la tunique, qui retombe en châte par derrière; un plissé à la vieille, en foulard uni, encadre cette tunique.

Corsage à longues basques carrées et fuyantes; il est entièrement orné de biais de foulard uni, faisant tête à une petite garniture froncée prise dans l'étoffe du corsage. Chapeau glaneuse en paille d'Italie, orné d'une jarretière en ruban de faille bleue, sur laquelle s'enroule une guirlande de roses des haies.

Toilette d'intérieur. — Jupou en foulard marron doré, monté en rond et orné de trois volants froncés; les volants sont dominés par un velours de même couleur, mais de nuance plus foncée. Tunique princesse en foulard de l'Union des Indes, à dispositions de fleurs tons sur tons, ouverte en redingote dans toute sa longueur, mais boutonnée de



1874

N° 115

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Hobbes et Foucault de l'Union des Juifs, rue Anker, Paris

... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...

... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...

... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...
 ... de la ...

côté sur la poitrine. Un velours marron borde l'ouverture de cette tunique. Au-dessous du même velours, dans le bas, volant de faille marron assorti à celui du jupon. Boutons en argent ciselé ou oxydé. Chapeau Béatrix en paille beige, relevé sur le côté par une agrafe de ruban de faille rose formant flots sur la calotte; touffe de roses pompon.

Ces deux modèles sont exécutés en foulard de l'Union des Indes, 1, rue Auber. L'Union des Indes est la seule maison qui ait obtenu trois médailles, pour la solidité de ses robes en foulard de l'Inde.

objets tout perlé de jais, tel qu'il se vend dans les grandes maisons, au prix de 60 francs. On taille en tulle noir, un peu large de mailles, une amoulière sur le patron qui a été donné dans l'un de nos derniers numéros; on pose ce tulle sur un morceau de soie noire taillé de même, et on coud solidement une perle de jais sur chaque maille de tulle. On rassemble les divers morceaux de l'amoulière; on double l'intérieur, et on pose tout autour une corde de jais. Le tout revient à 10 francs à peine, en supposant qu'on ne possède pas déjà les perles nécessaires. Il faut avoir le soin de choisir ces perles assez grosses, pour que le tulle et la soie soient entièrement recouverts et qu'une perle touche l'autre.

Il est temps aussi de songer à nos chers petits bébés, à nos fillettes qui, elles aussi, ont besoin d'une robe fraîche

travagantes. Des biais, un peu de velours en ruban, et même, de préférence, une simple piquère, tels sont les seuls ornements que je comprends jusqu'à cet âge. Le chapeau rond est le seul adopté jusqu'à quinze ans. Quand la robe est décidément rallongée, de façon à toucher terre, on peut alors se permettre de suivre la mode du jour, en conservant toutefois les limites que pose aux mères sages la prudence maternelle. Surcharger sa fille de toilettes voyantes et trop riches, est toujours une preuve de mauvais goût et souvent une faute.

J'ai, du reste, remarqué bien souvent que ce n'était pas les jeunes filles destinées à posséder une brillante fortune que l'on parait d'une façon extravagante, mais bien celles qu'on cherchait à faire valoir, à mettre en évidence pour leur faire faire un beau mariage. Funeste calcul qui éloigne les époux bien plus qu'il ne les attire! Il n'est pas d'homme sensé qui ne recule, quelque fortune qu'il ait, devant l'idée d'épouser une jeune fille habituée à se passer toutes ses fantaisies. Il pensera, avec juste raison, que ces fantaisies ne sauraient avoir de limite quand il lui sera loisible, à la jeune femme, de dépenser à son gré telle somme qui lui conviendra; or, il n'est pas de fortune inépuisable. Qu'arrive-t-il le plus souvent? c'est qu'on se trompe mutuellement. Le seul mari capable d'épouser une petite folle dont l'étude de la mode et le soin de sa parure sont les seules occupations, est celui qui croit, sur les apparences, à une dot brillante. Il se donne à son tour, pour être agréé, les dehors de la richesse, et très-souvent on s'aperçoit de l'erreur mutuelle, alors que les choses sont si avancées que, de part et d'autre, on n'ose plus reculer. On se marie; mais on ne saurait oublier que le sentiment d'estime réciproque, qui forme la base de toutes les unions heureuses, a été cruellement amoindri par le manque de franchise, et on n'est pas heureux!

Il y a loin de ces réflexions philosophiques à un courrier de mode, et cependant elles s'y rattachent par un côté éminemment pratique. Je prêcherai et je prêcherai toujours la simplicité pour les jeunes filles; car je suis convaincue que leur bonheur à venir est tout entier dans la façon dont on les élève, et, comme à notre époque, une femme bien élevée, une femme comme il faut, ne saurait mettre absolument de côté l'étude du costume, de l'habillement, j'en conclus qu'il faut apprendre aux jeunes filles à savoir s'habiller suivant leur âge et leur situation de fortune. Je dis que l'on doit apprendre aux jeunes filles à s'habiller, je devrais dire le fond de ma pensée, qui est: on devrait conseiller aux mères d'habiller leurs filles comme il convient, mais je crains de blesser certaines susceptibilités maternelles. Toutes les mères ont la prétention de très-bien élever leurs filles; aussi, comme je ne veux blesser personne et que je ne cherche, au contraire, qu'à me faire des amis de mes lectrices, je me hâte d'ajouter que ce qui précède est tout simplement le raisonnement d'une mère, la causerie d'une femme s'adressant à d'autres femmes, sans autre prétention que faire avec elles échange de pensées. A ce propos, j'ajouterais que, si mes lectrices ont parfois le désir de communiquer directement avec moi, soit pour me poser des questions intimes, soit pour mille petits détails de toilette qui, en somme, ne regardent que leur rédactrice, elles peuvent m'écrire directement, 13, quai Voltaire, en ayant soin de mettre sur l'enveloppe: Personnelle. Il est très-important que ces lettres ne contiennent aucun détail d'administration, comme envoi d'argent, réclamations, abonnements, demandes de patrons, qui ne me regardent aucunement.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. Il s'est glissé, je ne sais comment, dans le dernier numéro du journal, un nombre considérable d'erreurs typo-

PLANCHE DE PATRONS

1^{er} Côté.

Grand motif à broder en application, ou à broder au passé, pour voiles, rideaux, écrans, etc.

Chiffres et noms demandés.

2^e Côté.

Corsage de la toilette de bal, dessin 22.

Corsage et tunique de la toilette de mariée, dessin 20.

Corsage de la toilette de cérémonie, dessin 21.

COURRIER DE LA MODE

J'ai vu de nombreux échantillons d'étoffes printanières. Les unes sont assez jolies, les autres très-laidées; toutes ou presque toutes bizarres. Ce sont des tissus à la fois lâches et gros, ressemblant à s'y méprendre à des torchons ouverts en toile lisse, ou bien à une sorte de canevas grossier. La nuance écarlate est toujours à la mode; elle se reproduit en laine, en fil, en soie et laine et se porte avec des jupons de toute nuance, et même avec des jupons de velours, qui, paraît-il, seront admis pendant l'été. Cette sorte de mode ne m'étonne qu'à demi, puisqu'on prépare pour la saison prochaine des *matelassés*, c'est-à-dire des étoffes bourrées et piquées de façon à former des dessins en bosse. J'espère néanmoins que les femmes ne seront pas assez folles pour sacrifier leur bien-être à cette fantaisie grotesque, et qu'elles ne se condamneront pas à étouffer sous un *matelas*, puisque c'est ainsi que cela se nomme.

Les cachemires beige, la vigogne légère, restent, à mon sens, les meilleurs tissus pour confectionner un élégant costume de voyage ou du matin. Une tunique bien relevée avec petit veston fuyant sur le devant sur un gilet, le tout garni d'un biais de velours ou d'une simple piquère, composent ces gentilles toilettes qui vont si bien aux jeunes femmes et aux jeunes filles. Si on ajoute un petit chapeau en feutre ou en paille noire s'abaissant sur le front et orné d'une torsade en velours et d'une aile assortie à la nuance de la robe, un col un peu cavalier, sur lequel se noue une cravate en foulard rose, bleu, mauve, etc., on obtiendra un ensemble charmant.

Celles d'entre mes lectrices qui peuvent se passer quelque fantaisie, ajouteront à ce costume une ceinture en cuir de Russie, avec agrafe d'argent bruni, à laquelle sera attachée une montre en argent bruni avec son crochet portant sur la plaque de l'agrafe le chiffre de sa propriétaire finement ciselé, une petite amoulière en cuir pouvant contenir un petit porte-monnaie, un petit mouchoir. L'amoulière est aussi suspendue à la ceinture de cuir.

Du reste, les amoulières en tous genres sont fort de mode en ce moment. Avec un peu de patience, une jeune fille adroite peut facilement confectionner l'un de ces élégants



22. TOILETTE DE BAL, PORTÉE PAR M^{me} V^{***}, AU BAL DU TRIBUNAL DE COMMERCE. — DESSIN DE G. GONIN.

pour fêter le printemps. Pour les promenades de tous les jours, pour aller au cours ou jouer dans les squares, je ne connais rien de plus solide que le cachemire beige ou la vigogne d'été, qui se fait en toute nuance. Pour les petites filles, depuis quatre ans jusqu'à huit, on fait avec ces étoffes des robes dont la jupe se plisse à plis plats coarçes comme les robes de petits garçons. Le corsage est décollé, à basques carrées. Le pardessus est un palebot assez long, à longue taille, avec poches carrées posées derrière. Chapeau de paille noire, forme matelot, à grands bords, avec une aile sur le côté; ou chapeau à forme pointue, également avec une aile.

Les jeunes filles de dix à quinze ans commencent à porter des costumes, c'est-à-dire qu'elles représentent assez bien une réduction de leurs mamans. Je conseillerai toujours, en dépit de la mode, de supprimer au moins les garnitures ex-

graphiques. Dans le Courrier de la Mode, par exemple, en citant le foulard blanc nuance Wanpan, on m'a fait dire qu'il coûtait 74 fr. le mètre! Ce serait un peu cher, en vérité. C'est 14 fr. qu'il faut lire. Dans la description de la gravure colorisée, c'est bien autre chose, et j'espère que mes lectrices auront relevé elles-mêmes ces erreurs. Il est évident, par exemple, que l'écharpe de velours qui se noue sur la jupe doit avoir, non pas 7 ou 8 centimètres, mais 70 ou 80 centimètres. Les biais posés sur les corsages ne sont pas en volants, mais en velours; enfin l'écharpe se fixe derrière, après avoir passé la jupe, au moyen d'agrafes posées en dessous.

LETTRES PARISIENNES

M^{me} Marie de Saverny à M^{me} Laure de B...

Tu as vu, ma bien chère, avec quel regret je me suis attachée à la douce vie que je menais l'bas près de toi; tes larmes ont coulé en nous séparant, comme jadis quand ton cher mari t'emmena avec lui, tout fier de sentir à son bras cette charmante jeune femme qui se nommait depuis quelques heures M^{me} de B... Ah! c'est qu'au milieu des épreuves en tous genres que la vie tient en réserve à tous s créateurs de Dieu, rien n'est plus libre et adouci les amertumes et les douleurs qu'une véritable amitié persévérante et tendre.

Cette amitié, au dire de certains sceptiques, existe très-rarement entre deux femmes; mais, pour mon compte, je fais justice de cette injustice, et j'en donne pour preuve éclatante la sympathie profonde qui existe entre celles qui entretiennent à travers les années, en dépit des séparations et des obstacles sous toutes les formes, la présente correspondance.

Aussi, à peine rentrée à mon foyer, me voici la plume à la main et prête à reprendre nos causeries de chaque semaine. Ne m'en as-tu pas instamment priée à l'heure de mon départ?

Le jour même de mon arrivée, un aimable ami (les hommes parfois sont capables d'amitié) nous avait apporté une loge pour la Porte-Saint-Martin, et nous sommes allés, mon mari et moi, voir les Deux orphelines, le grand drame en vogue. Que de larmes, que de sanglots même, ma chère Laure! La salle entière fond en eau depuis le premier acte jusqu'au dernier, et la phrase recueillie par un auteur moderne à la sortie d'une pièce à émotions: «Jamais je ne me suis tant amusé, je n'ai fait que pleurer tout le temps!» me semble faite exprès pour la circonstance. En effet, il est impossible de voir des spectateurs plus absorbés, plus recueillis... me servirai-je du mot employé par les gens du métier?... «plus empoignés» que ceux qui assistaient l'autre jour à la représentation de la Porte-Saint-Martin.

Le spectacle qu'offrait cette salle comble jusqu'aux cintres, soulevée par mille émotions diverses, était vraiment intéressant, et bien qu'il présentât parfois un côté comique, il est indiscutable qu'il révélait aussi les excellentes tendances des masses. Que ceux qui prétendent que nous sommes un peuple gangrené s'en aillent donc écouter les Deux orphelines, et ils verront de quelle façon est accueillie en scène l'horrible mégère qui torture la pauvre petite aveugle. Ils entendront les sourdes exclamations des galeries et des loges à chaque nouvelle cruauté exercée par elle sur sa victime, et ils pourront constater par quels sarcasmes les trois premières galeries et le paradis répondent à ses protestations hypocrites.

Et le grand Jacques, le lâche gredin qui a estropié son jeune frère dans son enfance, et qui abuse ensuite de la force redoutable qu'il a en partage, avec tous les êtres faibles et sans défense, comme il est hué, maudit, et quel apaisement soudain, quand il est puni de ses forfaits!

En revanche, quelle sympathie profonde pour la pauvre aveugle. «Pauvre petite!» entend-on de tout côté, comme elle est pâle! comme elle grelotte! et la faire chanter ainsi! La misérable! la coquine! ceci, bien entendu, à l'adresse de la mégère qui l'exploite, etc., etc.

Et qu'on ne vienne pas dire que le spectacle de la misère, des grandes infamies soulève seul les sentiments de la foule. Elle subit également le charme de l'innocence et sait admirer ce qui est beau, noble, distingué aussi, et elle a su témoigner sa sympathie par des bravos très-mérités à M^{me} la comtesse de Liniers.

Puisque tu es une abonnée fidèle de la Revue de la Mode, tu as lu ma petite étude intitulée: les Toilettes au théâtre, dans laquelle je donne pour type de la véritable grande dame, la marquise de Villemer. Eh bien! M^{me} Doche, dans le rôle de la comtesse de Liniers, est restée la grande dame que j'ai peinte. Seulement, cette fois, c'est la grande dame jeune encore, si jeune même que son cœur est encore plein des plus chaudes tendresses; son âme passionnée, capable des élans les plus vifs. Avec cela, le charme exquis, la grâce incomparable qui doivent subsister plus tard, quand la beauté aura disparu et que l'âge aura courbé cette taille

charmante, voilé l'éclat des yeux et terni la pureté de la teinte; telle est la silhouette de la comtesse de Liniers. Et quelles jolies toilettes elle porte, cette belle comtesse! Par quel art charmant, peut-on ainsi, en respectant les plus pures traditions de l'époque, créer des costumes qui feraient sensation de nos jours, et sembleraient merveilleux dans nos salons les plus élégants? C'est là un de ces secrets qu'appartiennent qu'à certaines personnalités féminines et dont la gloire revient bien plus, je crois, à l'artiste, et quand je dis artiste je veux dire à la femme, artiste par son goût, qu'à la couturière.

Mais je te parle de tout cela, ma bien chère Laure, comme si tu avais vu le drame. Du reste, tu vas venir sous peu de temps passer quelques jours à Paris, je t'engage vivement à aller chercher à la Porte-Saint-Martin quelques-unes de ces émotions homâtes, quoique factices, qui reposent un peu des véritables tristesses.

J'ai essayé d'aller entendre, jeudi dernier, le Christophe Colomb de Félicien David, à la salle Herz, où se donnent, à présent, les concerts Danlé. J'ose à peine, ici, dire mon sentiment, je vais peut-être exciter ton indignation, mais tu sais que ma première qualité ou, si tu veux, mon premier défaut est d'être essentiellement véridique en dépit même du tort que je peux parfois me faire à moi-même. Eh bien! je n'ai pu rester jusqu'à la fin. Était-ce parce que j'étais un peu souffrante, mais les beautés de l'œuvre ne m'ont point attirée, je les ai comprises, je ne les ai pas senties. Je dois cependant rendre justice à l'exécution qui était parfaite, au moins, en ce qui concerne les masses chorales et l'orchestre merveilleusement conduits, les premières par M. Chevret, le second par M. Danbé.

Il y a avalanches de concerts, de matinées musicales au profit d'œuvres charitables ou au bénéfice d'artistes de talent. Si cela t'intéresse, dis-le-moi, et je me ferai un devoir d'y assister pour t'en rendre compte. Je veux, pour aujourd'hui, laisser là la question des plaisirs pour aborder un sujet plus sérieux, et qui fait, à ce qu'il paraît, l'objet de ta préoccupation, puisque tu y reviens sans cesse dans tes lettres.

J'ai été vivement émue de ta sollicitude maternelle, et, en cherchant à donner satisfaction à ton désir, peut-être serais-je parvenue à rendre un très-grand service à quelques-unes de nos abonnées. Tu comprends que je peux parler de l'éducation de tes deux charmantes fillettes, Louise et Claire. Tu ne peux pas te séparer d'elles, me répètes-tu toujours, et tu désires cependant en faire des femmes instruites, des musiciennes. Eh bien, ton rêve pourra se réaliser. Figure-toi... Mais non, je ne dois rien révéler encore aujourd'hui, pour une cause que je te dirai la semaine prochaine, mais tu peux te préparer à m'écouter les plus chauds remerciements, car, en vérité, la chose en vaut la peine.

Je te quitte, ma bonne chère Laure, sur cette mystérieuse promesse, en te rappelant que tu n'as pas de meilleure et de plus sincère amie que

MARIE DE SAVERNY.

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

PREMIÈRE DENTITION. — ACCIDENTS QUI EN RÉSULTENT. — MOYENS DE LES COMBATTRE.

I

Ce n'est pas assurément à mes lectrices que je m'adresse aujourd'hui d'une façon directe en parlant de la première dentition. Mais, outre les mères de famille qui peuvent me lire, je suis convaincu qu'il y en a un grand nombre dont les parents, les amis ou connaissances ont des enfants en bas âge, et c'est à ce titre que mes conseils pourront leur être utiles pour dissiper certains préjugés malheureusement trop répandus dans la société.

C'est ordinairement vers l'âge de six à sept mois que les premières dents commencent à percer les gencives. Ce sont d'abord les incisives moyennes de la mâchoire inférieure, et bientôt après les correspondantes de la mâchoire supérieure. Puis les incisives latérales supérieures, et enfin celles de la mâchoire inférieure. Tel est l'ordre le plus naturel et le plus fréquent. Cette première éruption des huit dents incisives dure trois ou quatre mois environ.

Dès les premiers mois de la seconde année, on voit sortir les quatre petites molaires, laissant entre elles et les incisives un espace que viendront plus tard remplir les canines ou aillères, dont l'éruption est toujours plus tardive et plus pénible. Enfin les secondes petites molaires suivent de près les canines, et vers la fin de la dixième année, la première dentition est terminée. Les enfants ont alors vingt dents, et leur vie est à peu près assurée. Jusqu'à ce moment, l'existence des nouveau-nés est fort incertaine, puisqu'on a calculé que depuis la naissance jusqu'à vingt-trois mois, il en meurt au moins un tiers. Vers la fin de la quatrième année, il pousse encore deux nouvelles molaires à chaque mâchoire; mais ces dernières diffèrent des précédentes en ce qu'elles sont destinées à rester toute la vie: il en est de même des deux grosses molaires suivantes, qui ne se montrent guère que vers l'âge de neuf ans. Quant aux dents de sagesse, elles n'apparaissent que de vingt à vingt-cinq ans, et quelquefois plus tard.

L'éruption successive des dents se fait habituellement dans l'ordre que nous venons d'indiquer; mais, tel comme en bien d'autres choses, on peut dire qu'il n'y a point de règle sans exception. Les dents peuvent se montrer tantôt avant, tantôt après les époques que nous avons indiquées. Ainsi, Louis XIV et Mazarin virent au monde avec deux incisives, Mirabeau avait dix grosses molaires, il ne faudrait pas conclure de cette précocité dans l'éruption dentaire que les enfants seront doués d'une forte constitution, l'expérience a bien souvent prouvé le contraire. Il en est de même de la troisième dentition qu'on observe quelquefois chez certains vieillards; elle n'indique nullement que leur existence sera pour cela plus prolongée.

Pendant la septième année, les dents primitives ou dents de lait se détachent peu à peu de leur alvéole, tombent et sont remplacées par d'autres restées longtemps ensevelies dans l'épaisseur de la mâchoire.

A ce propos, je suis sûr que plusieurs de mes lectrices vont se demander par quel caprice la nature se plait à nous enlever ces deux belles rangées de petites perles fines, blanches comme l'ivoire, que nous avons tous pendant l'enfance, pour nous donner des dents volumineuses, quelquefois ternes, mal placées, trop longues ou tordues sur elles-mêmes et souvent gâtées de très-bonne heure.

Pour moi, la raison me paraît toute simple. A partir de sept ou huit ans, notre corps se développe et prend des proportions considérables. Les mâchoires participent naturellement à ce développement de tout le corps; elles croissent en tout sens; les alvéoles s'agrandissent dans les mêmes proportions, et comme les dents demeurent stationnaires, les racines ne suffisant plus à remplir les cavités alvéolaires, elles tremblent, se détachent et tombent. Alors la nature, fort sage, les remplace par de nouvelles dents plus grosses et plus nombreuses, qui garnissent toute l'étendue du râtelier.

II

Il y a un grand nombre de personnes qui considèrent toutes les maladies qui se déclarent chez les enfants pendant l'évolution dentaire, comme une conséquence directe de la dentition. Cette manière de voir est fautive. Les accidents qui accompagnent la première dentition sont peu nombreux, mais quelques-uns sont très-graves, et il faut se hâter de les combattre. Les plus fréquents sont l'inflammation de la bouche, et plus particulièrement des gencives, les convulsions et la diarrhée.

Au moment de l'éruption des dents, les gencives sont tendues, rouges et gonflées. Quelques enfants en souffrent peu, mais chez d'autres l'inflammation est tellement violente qu'on les voit pleurer à chaque instant, sans qu'aucune autre douleur puisse expliquer leurs cris. La salive est très-abondante et s'échappe quelquefois de la bouche en quantité; quelques-uns restent longtemps la bouche ouverte et portent constamment leurs petites mains sur les gencives, comme pour indiquer le siège du mal; ils ont la fièvre, tantôt par intervalles, tantôt d'une manière continue. Dans les cas les plus graves, il se forme sur les différentes parties des aphthes et des petites ulcérations. A ce degré d'inflammation, les enfants ont entièrement perdu le sommeil, et refusent avec obstination le biberon et le sein de la nourrice, qu'ils repoussent avec humeur.

Lorsque les enfants se trouvent dans cet état, il faut souvent leur laver la bouche avec une décoction de graine de lin, ou mieux encore avec un morceau de coton imbibé d'un mélange d'eau de guimauve et de sirop de mère. S'il y avait des aphthes ou des ulcérations, il faudrait charger le morceau d'un peu de jus de citron avec quelques gouttes d'eau. En aucun cas, il ne faut donner aux enfants des hochets d'ivoire, de verre ou de corail. Cet usage, malheureusement trop répandu, est extrêmement mauvais. Mieux vaut les amuser avec un morceau de racine de réglisse, de mauve, des figues sèches ou même une croûte de pain. Dans les cas où la fièvre est vive et accompagnée de congestion vers la tête, on enveloppe les pieds pendant quelques minutes avec un cataplasme fait à parties égales de farines de lin et de moutarde. Lorsqu'il survient des convulsions, il faut se hâter d'inciser les gencives pour donner aux dents une issue rapide.

La diarrhée est certainement l'accident qu'on rencontre le plus fréquemment pendant la première dentition. On préjugé populaire très-répandu veut même qu'on la respecte; mais c'est une erreur fort dangereuse et malheureusement mortelle pour un grand nombre d'enfants. La diarrhée, quelle qu'en soit la nature, est une cause rapide d'affaiblissement, et, après le deuxième jour, il faut toujours chercher à l'arrêter. d'autant mieux que plus elle persiste, plus il devient difficile de s'en rendre maître.

Les moyens les plus simples de la combattre consistent à donner deux fois par jour un petit lavement composé de trois cuillerées d'eau de son ou de guimauve, avec un demi-blanc d'œuf. Je fais administrer en même temps une

cuillerée à café, toutes les demi-heures, de la potion suivante :

Sirof de colognes.....	30 grammes.
Sirof diacode.....	10 —
Eau distillée de laitue.....	60 —
Eau de fleur d'oranger.....	5 —
Sous-nitrate de bismuth.....	5 —

DOCTEUR IZARD.

UN DRAME AUX BAINS DE MER

(Suite)

En attendant ce bi-nheureux jour, Petit-Jean préloçait à la noble profession de marin par celle d'armateur, c'est-à-dire qu'il équipait et lançait des navires à ses frais. Il est bien vrai que ces frais n'étaient pas considérables. Un vieux sabot hors de service figurait d'ordinaire la coque du navire; quant à la mâture et au gréement, Petit-Jean ne se montrait pas difficile. Si la toile et le chanvre manquaient, on les remplaçait par du papier; les navires n'en prenaient pas moins la large, à la grande joie de Pe il-Jean. Quelquefois cette joie était troublée par l'oncle Jacques. Voici d'ordinaire comme les choses se passaient: au milieu de ses graves préoccupations, il arrivait souvent à Petit-Jean d'oublier l'heure de la soupe. C'était alors que l'oncle Jacques faisait son apparition sur la plage comme un Jupiter tonnant, et ramenait Petit-Jean par l'oreille jusqu'au logis. Afin de s'éviter ce désagrément, Petit-Jean avait étendu le cercle de ses opérations et procédait maintenant au lancement de ses navires à deux ou trois kilomètres du Tréport, au-dessous de la falaise, dans la direction de Criel. Ce fut là que je le rencontrai un jour, et je dois dire que cette rencontre eut même pour moi des résultats fort heureux.

J'étais parti du Tréport en flânant et me dirigeais vers Criel en longeant la plage, comme cela m'arrivait journellement à marée basse. Mais, ce jour-là, ma rêverie et ma fantaisie m'entraînèrent beaucoup plus loin que de coutume. Sans que je pusse me rendre un compte bien exact de la distance à laquelle je me trouvais du Tréport, je savais cependant que je m'en étais fort éloigné, quand je m'aperçus que la mer montait rapidement. Je ne perdus pas de temps en longues réflexions et me disposai à reprendre de suite la route du Tréport; mais, en ce moment, je m'entendis hélér. Je me retournai et aperçus alors Petit-Jean qui accourait à moi.

— Où allez-vous donc, monsieur? me demanda-t-il, sans se donner le temps de reprendre haleine.

— Je retourne au Tréport, lui répondis-je, et je crois que je n'ai pas de temps à perdre, si je veux y arriver avant la marée haute.

Petit-Jean se mit à me rire au nez sans façon.

— Ce serait votre temps qui serait perdu, si vous l'essayiez, me dit-il. Avant une heure d'ici, la mer sera étale; et, tenez, elle doit déjà avoir atteint la falaise à moins d'une lieue d'ici, dans la direction que vous voulez prendre.

— Diable! je suis donc beaucoup plus loin du Tréport que je ne le croyais?

— Vous en êtes à deux lieues, monsieur. J'étais fort embarrassé.

— Que faire? me disais-je. Ma mine n'était sans doute pas fort héroïque, car je m'aperçus que Petit-Jean faisait tous ses efforts pour s'empêcher de me rire au nez une seconde fois.

— N'ayez pas peur, allez, monsieur, me dit-il enfin, nous ne prendrons pas même un bain de pieds. Derrière cette pointe que vous voyez à notre gauche, la falaise s'abaisse jusqu'à la mer. Nous trouverons là un sentier qui d'un côté conduit à Criel, de l'autre au Tréport, où nous arriverons en passant sur la falaise, au lieu de passer dessous. Ce n'est pas plus malin que cela.

L'intelligence de mon petit ami me tirait certainement d'un grand danger. Je le remerciai cordialement et me mis en route avec lui. Comme nous arrivions aux premières maisons du Tréport, je me disposais à quitter mon guide, mais ce n'était pas son affaire.

— Tout moi, me dit-il, vous ne vous en irez pas comme cela, vous allez me conduire à la maison.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a plus de deux heures que je devrais être rentré. Je suis sûr d'être seul si j'arrive seul, au lieu qu'avec vous, il n'y a pas de danger. C'est bien le moins que vous m'épargniez une fâchée, à moi qui vous ai empêché d'être nyé (noyé).

Ce raisonnement était irrefutable, aussi, je m'exécutai de bonne grâce en accompagnant mon jeune ami chez ses parents. On était déjà inquiet de l'absence prolongée du petit drôle et, en effet, suivant son expression, il aurait étrenné s'il avait été seul, mais ma présence arrêta le bras de son oncle, déjà levé sur lui. Cependant Jacques Berthier ne put s'empêcher de lui demander d'un ton bourru :

— Me diras-tu d'où tu viens, garnement?

— C'est cela, appelez-moi garnement, quand j'empêche les messieurs de se noyer.

Petit-Jean avait prononcé ce petit discours en relevant la tête avec l'assurance d'un auteur sûr de son succès. En effet, ce fut d'un ton radouci que l'oncle Jacques lui demanda :

— Qu'est-ce que tu nous dis là?

— Je dis, mon oncle, que sans moi le monsieur était surpris par la marée haute, au pied de la falaise.

— C'est-il vrai cela, mon gars? s'écria l'oncle Jacques dont la physionomie s'éclaira soudain.

— Dame! dit Petit-Jean avec une superbe indifférence, demandez-le au monsieur lui-même.

— Je fournis à l'instant toutes les explications qu'on pouvait désirer de moi, en louant, comme elle le méritait, la présence d'esprit de Petit-Jean. Son oncle l'avait soulevé dans ses bras robustes et le secouait comme un prunier en répétant à plusieurs reprises :

— Ah! gamin, va, gamin! satané gamin!

Pendant ce temps, la ménagère avait dressé sur la table une grande terrine qui exhalait la plus appétissante odeur de soupe aux choux. Je voulais me retirer.

— Vous en aller! plus souvent! Vous allez manger la soupe avec nous, me dit l'oncle Jacques en me montrant la table servie.

Je compris que si je refusais, j'aurais l'air de dédaigner le repas des pauvres pêcheurs, j'acceptai donc.

— A la bonne heure! me dit l'oncle Jacques.

Et pour me remercier de la cordialité avec laquelle j'avais accueilli son offre, il me donna sur l'épaule une tape capable d'a-sommer un bœuf. Pour ne pas demeurer en reste avec lui, je frappai de toute ma force sur son genou. De ce moment nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Le dîner fut gai, ce qui veut dire que le cidre de Normandie ne fut pas épargné. Peut-être même en abusai-je un peu, puisque j'eus l'indiscrétion de faire une question que je me serais bien gardé d'adresser à mon hôte une heure plus tard.

La ménagère nous servait, promenant à la ronde, avec le pot d'étain couronné de mousse, un sourire de bonne humeur qui de suite m'avait mis à l'aise. Chaque fois qu'elle passait à la portée de Jacques, le pêcheur lui criait :

— Ohé! la Jeannie, ohé! ma femme!

Et il accompagnait ces mots d'une tape amicale dans le genre de celle que j'avais reçue. Heureusement la Jeannie était robuste. Elle supportait sans broncher ces redoutables caresses. Mais quand elle se rassoyait près de Petit-Jean, l'enfant lui jetait les bras autour du cou, et, avec une tendresse que je n'aurais pas soupçonnée chez l'apprenti marin, il lui disait :

— O mère chérie!

— Pourquoi donc appelle-t-il sa tante : « Mère chérie » m'écriai-je étonnement.

Jeannie se dégagea des bras de l'enfant, me regarda fixement et me dit :

— Je suis sa mère.

— Oh! pardon, repris-je, un peu confus du ton sérieux dont la réponse était faite.

Le front de Jacques s'était rembruni.

— Oui, dit-il, c'est sa mère.

Jeannie s'était levée et, prenant l'enfant par la main, se disposait à sortir. Jacques Berthier, qui, un instant, avait paru embarrassé, lui dit vivement :

— Oui, c'est cela, ma Jeannie, tu vas aller porter les marmes au bateau. Tu les trouveras chez le voisin Simon.

Jeannie, sans répliquer un mot, me salua et sortit avec Petit-Jean. J'étais vraiment peiné d'avoir, par ma question inconsidérée, blessé sans le vouloir cette excellente femme. Mais, comme je cherchais à exprimer de nouveau tous mes regrets à Jacques, il me prit la main et me dit :

— Il doit paraître étonnant à beaucoup de gens que j'aie épousé ma belle-sœur, je le sais. D'ordinaire, quand on me questionne à cet égard, je ne réponds pas. Il y a là un souvenir douloureux pour moi. Mais nous nous sommes assis à la même table, nous avons trinqué ensemble, je tiens à votre estime, et comme je ne veux pas que vous puissiez penser mal de moi, ni surtout de ma Jeannie, je vais vous conter mon histoire et vous dire comment je suis devenu le mari de la femme de mon frère.

Je devinai dans ces paroles de Jacques Berthier quelque drame poignant, aussi je me gardai bien de repousser son offre. Il rempli nos deux verres, vida le sien d'un trait, et commença ainsi :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que sur nos côtes nous sommes tous marins. Il serait plus juste de dire que depuis notre première jusqu'à notre dernière heure nous appartenons à la mer. Quelqu'un de nous qui renierait la mer, serait repoussé par les siens et obligé de quitter nos pays. A peine avoués-nous dix à douze ans, qu'on nous emarque. A dix-huit ans, l'inscription maritime nous prend et ne nous lâche plus qu'à cinquante ans. Le métier est rude, monsieur, sans compter les atouts. Mon père est mort à la mer, mon frère est mort victime de la profession. J'aurais sans doute aussi pour dernier lit la fosse liquide. Eh bien, c'est égal, je serais comme qui dirait un corps sans âme si je ne sentais plus sous mes pieds les planches de mon bateau. C'est dans le sang, cela, voyez-vous.

Faut donc vous dire que la marine de l'état m'avait pris comme les autres à dix-huit ans pour m'embarquer sur une frégate qui s'en allait en station dans l'océan Pacifique. Quel coup de soleil, mon bon Dieu! Mes trois ans de navigation achevés, je m'en revins avec cour de ma classe. Je n'avais pas eu de nouvelles de chez nous dans mon voyage au long cours; aussi, vous pe sciez bien que je ne fis pas en route en revenant au Tréport. Je me figurais la figure du vieux quand il me verrait arriver li avec mon chapeau ciré et ma veste de matelot. Mais le vieux était mort; enlevé par un coup de mer. Mon frère, qui s'était marié, était devenu le patron de la brègue de pêche. Il me proposa de me prendre avec lui comme matelot.

— Merd, Pierre, que je lui répondis, ma's j'ai d'autres idées.

— Tu veux retourner au service?

— Non, j'en ai assez de la gamelle. Je veux essayer de la marine marchande.

En effet, quelques jours plus tard, je m'enrôlai à Boulogne et pris place dans l'équipage du trois mâts-barque le Neptune, joli navire, monsieur, et sur le quel pas un marin qui n'eût été heureux et fier de naviguer. Le Neptune faisait voile pour la Sibérie avec un chargement complet de mercerie, rouennerie et articles de Paris. Comme il était déjà tard en saison, nous devions hiverner à Christiania, au cas où nous ne trouverions pas à nous affréter pour le retour. Mais cela n'eut pas lieu. Nous dûmes quitter Christiania avant la saison des glaces avec un chargement de minerai de fer en destination de Boulogne, notre port d'embarquement. La traversée, au retour, fut très-longue. Les vents d'ouest régnaient, ce qui nous obligeait de louer constamment. Pendant nos approches. Depuis deux jours déjà les côtes de France étaient en vue. D'jà nous avions doublé Dunkerque et Calais. Nous devions, selon toute probabilité, entrer le lendemain dans le port de Boulogne à la marée de matin. Je me couchai donc ce soir-là le cœur bien léger, en songeant que le lendemain, sans doute, je pourrais embrasser les miens.

Il n'y avait pas une heure que je dormais dans mon cadre, quand je fus éveillé par une secousse terrifiante. Ma première idée fut que nous avions touché. En un instant, je fus sur le pont, et j'aperçus le capitaine à demi vêtu, déjà debout sur son banc de quart.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je à des camarades qui passaient tout effarés.

— Une saute de vent, me répondit l'un d'eux, toujours courant.

Quelque à peine éveillé, en attendant des ordres, je m'accrochai instinctivement aux haubans, et je fis bien. Le navire sembla vaciller, puis brusquement donna une telle bande sur babord, que les bouts-dehors des basses verges plongèrent d'un pied dans l'eau.

— Un homme à la mer! cria le capitaine.

En effet, à la lueur du fanal l'aperçus, l'espace d'une seconde, notre pauvre gabier presque debout au sommet d'une lame. Il tendait vers moi des bras suppliants; mais il était impossible de songer à lui porter secours. Les vagues s'enflaient si prodigieusement qu'elles recouvraient à chaque instant le pont du navire. Cependant le brave Neptune s'était redressé, quoi qu'il eût perdu son petit mat de hune dans la bourrasque. Le capitaine, son porte-voix à la main, était toujours debout sur son banc de quart, où il ne se maintenait qu'à l'aide d'une drisse avec laquelle il s'était amarré.

— Dépêchez le mat de hune qui nous reste, s'écria-t-il.

— Oui, capitaine.

Ce fut moi qui grimpai dans les haubans, et je vous promets que j'aurais été plus à mon aise à fumer ma pipe en me chauffant au soleil sur le galet du Tréport. Il me semblait que les haubans étaient en caoutchouc et le Neptune un volant lancé sur quelque monstrueuse raquette.

— Il faut tenir la cape avec la grande voile au bas r's, cria le capitaine. Amarez; l'innombrable, la barre dessous.

Les ordres s'exécutèrent avec la précision de gens qui savent qu'après la volonté de Dieu leur vie dépend de leur courage. Le navire tourbillonnait sous l'ouragan qui le fouettait, la tempête sifflait dans ses manœuvres; on entendait les craquements de la membrure qui faisaient craindre à chaque instant que le vaisseau ne s'entr'ouvrit. Cependant il tenait bon.

— Loffez! loffez! cria encore le capitaine d'une voix anxieuse; loffez, ou sinon.

Le navire obéit et vint au vent; mais en ce moment la grande voile facella et fut masquée en grand.

— Diable! que je me dis, nous voilà dans de beaux draps.

Le capitaine était un vieux loup de mer; il vit le danger et emboucha de nouveau son porte-voix.

— Laissez arriver (obéissez au vent) pour démasquer, cria-t-il.

Le navire hésitait. Nous avions bon espoir. Tout à coup, sous l'effort de la tempête, le grand mat se rompit, brisa le gréement qui se trouvait du côté du vent, tomba sur le bastingage de bâbord et de là dans la mer, entraînant les haubans qui l'attachaient au navire. Si l'on n'avait plus à courir le risque de sombrer sous voiles, le navire, ainsi retenu sur le flanc par les épaves tombées à la mer, devait embarquer la première lame qui se présentait.

rait. Il fallait donc de toute nécessité détacher les haubans du navire.

— Je ne donne d'ordres à personne, la besogne est trop périlleuse, dit le capitaine. Un homme de bonne volonté.

— Mo' voic, capitaine, dis-je en m'avancant.

Le capitaine me montra les haubans dont le poids entraînait le navire à bâbord. Notre pauvre *Neptune* donnait une bande terrible.

— Va, mon garçon, me dit le capitaine, et bonne chance.

Je m'armai d'une hache et m'élançai sur le bastingage de bâbord qui, à chaque instant plongeait dans la mer. Il s'agissait de ne pas se laisser emporter par les paquets de mer qui embarquaient à chaque instant. Plusieurs fois je fus rudement culbuté, enseveli sous les vagues, mais j'avais été assez heureux pour passer mon bras droit sous une barre d'aspect amarrée à la chaloupe, je ne quittai pas le pont du navire. Enfin, je profitai d'un instant où le *Neptune* soulevé par un furieux coup de mer se trouvait au-dessus des flots sur la crête des lames. En quelques coups de hache frappés aux bons endroits, je pus couper toutes les manœuvres qui rattachaient encore le grand mât au navire. Il était temps.

Notre pauvre *Neptune* se redressa lentement. Comme le vent d'est soufflait toujours avec une terrible violence, le capitaine pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de fuir devant la tempête.

Cependant, le vent poussait le navire vers la haute mer, et, là du moins, on ne courait pas le danger d'être jeté à la côte. Les mâts de misaine et d'artimon étaient encore à peu près intacts. On dégraa donc les huniers, les focs, la brigantine, et le navire se mit à fuir vent arrière sous sa misaine au bas ris. Tout danger immédiat semblait ainsi évité quand le capitaine d'armes parut tout effaré sur le pont.

— Une voie d'eau! dit-il; capitaine, le navire fait eau dans la cale.

C'était là une terrible nouvelle. Le capitaine descendit aussitôt accompagné du charpentier. Ce que cet homme avait annoncé n'était que trop vrai. L'eau montait avec une effroyable rapidité. Il y en avait près de deux pieds dans la cale. Où était au juste la voie d'eau? A cet égard, on ne pouvait que hasarder des conjectures; le mouvement de tangage était tellement exagéré qu'il était impossible de deviner au remous de l'eau d'où elle venait. Cependant le charpentier croyait pouvoir affirmer que la voie d'eau était à bâbord, au-dessous de la soute aux voiles, en arrière du grand mât et près de l'archipompe. Qui avait pu provoquer cette voie d'eau? Était-ce la violence de la mer qui avait désagrégé le navire, ou bien plutôt le grand mât dans sa chute n'avait-il pas défoncé quelques-uns des bordages? Ce fut l'opinion du charpentier.

Le capitaine venait de remonter sur le pont, il ordonna de manœuvrer les pompes. Elles furent aussitôt installées; mais deux seulement d'entre elles se trouvèrent en état. Les matelots s'efforcèrent de suppléer au nombre par leur courage et leurs efforts. Au bout d'une demi-heure, le capitaine se pencha sur l'écouille :

— Combien d'eau demanda-t-il ?

— Un peu plus de deux pieds, lui répondit-on d'en bas.

L'eau gagnait encore quoique lentement. N'importe. Nous redoublâmes d'efforts. La tourmente était toujours terrible. Une nouvelle demi-heure s'écoula encore.

— Combien d'eau? demanda le capitaine.

— Trois pieds, lui cria le charpentier.

L'eau gagnait toujours. Cette fois le découragement commença à s'emparer de l'équipage. En dépit de tout ce que nous pouvions faire, nous nous attendions à couler bas en quelques heures. Entre deux malheurs, certains tous deux, il fallait donc choisir le moindre. Comme pour nous laisser un lieu d'espoir, le vent venait d'ailleurs de diminuer subitement de violence. Nous ne devions pas être éloignés de plus de quelques milles de la côte française. En effet, nous ne tardâmes pas à apercevoir à notre gauche des feux qui devaient être ceux de Boulogne. Le navire battu par la tempête avait erré une partie de la nuit dans le détroit et par un singulier hasard se trouvait porté par l'ouragan précisément au terme de son voyage. Le capitaine voulut tenter un coup hardi. Virer de bord et serrer le vent en tirant une longue bordée dans la direction de l'est pour dépasser de quelques encablures les jetées de Boulogne et recevoir vent arrière tenter l'entrée du port. Si cette manœuvre réussissait, on arrivait entre les jetées à l'heure de la marée, et sinon le navire, du moins l'équipage était sauvé.

— Pare à virer, songe à larguer, border et hisser les huniers, toute la barre à tribord! cria le capitaine.

Malgré l'état précaire du navire, à notre grande joie, la manœuvre s'exécuta sans encombre.

— Courage, enfants! disait le capitaine.

Nous n'avions pas besoin d'être encouragés, chacun de nous sentait qu'il y allait de la vie.

— Trois hommes à la barre, le reste aux pompes, dit le capitaine.

ÉDOUARD BIDIÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LA BIBLIOTHÈQUE

La librairie Hachette vient de publier un livre dont je ne saurais trop recommander la lecture à celles de nos abonnées qui ont le goût de la littérature sérieuse et instructive. Cet ouvrage a pour titre : *Quatorze ans aux îles Sandwich*, par M. C. de Varigny. — Je crois ne pas faire injure à mes lectrices en disant que bien peu parmi elles ont, sur les îles Sandwich, des notions plus étendues que celles données par les traités de géographie. En lisant le livre de M. de Varigny, elles apprendront à connaître cet archipel polynésien comme si elles y avaient passé avec l'auteur quatorze années. Et chose rare et précieuse elles s'instruiront par une lecture qui a tout le charme du roman. Elles verront comment cet archipel, auquel Cook donna, en le découvrant, le nom d'archipel de Sandwich, en l'honneur de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté anglaise, au moment de la découverte, en 1778, est arrivé, en moins d'un siècle, de l'état de barbarie la plus grossière à la civilisation la plus avancée. Elles y liront, dans la traduction du chant légendaire des naturels, le récit de la mort de l'illustre marin qui fut tué, comme on le sait, dans une descente à terre. Puis elles suivront l'histoire des guerres et des exploits de Kamehameha 1^{er}, le *Napoléon des îles Sandwich* qui, non-seulement soumit tout l'archipel sous sa domination et fut le fondateur d'une dynastie, mais apporta à ses peuples la civilisation et la religion chrétienne. Elles y verront comment un corps d'armée, abattu tout entier par un fleuve de lave, trouva la mort dans une éruption du volcan de Maui. Je m'arrête, car il faudrait passer en revue tous les épisodes de ce livre plein d'intérêt.

MARIE DE SAVERNY.

Ravissantes! les polkas : *Cœur d'artichaut, Peau de satia!*

LES MENUS DE LA SAISON

Mars.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE EN MAIGRE

- Potage à la purée de lentilles.
- Cabillaud à la hollandaise.
- Choucroute aux huîtres.
- Filets de vives en papillotes.
- Haricots à la provençale.
- Tartelettes aux pommes.

Tous les farineux exigent une bonne cuisson; on l'obtient aisément avec de l'eau de pluie ou de rivière, mais très-difficilement avec de l'eau de puits, à moins de mettre dans le pot un petit noyau de cendre de bois neuf, ou, mieux encore, un peu de carbonate de soude.

Haricots blancs à la provençale. — Mélanger dans une casserole à quelques cuillerées d'huile d'olive fine des câpres, des filets d'anchois, une pointe d'ail et des échalotes pilées. Quand le mélange est fait, y ajouter des haricots cuits à l'eau de sel; assaisonner de persil et ciboule hachés, sel et gros poivre; les sauter pendant quelques instants; les verser dans un plat; mettre un filet de vinaigre dans la casserole sur le feu, et quand il est bouillant, en arroser les haricots, puis les servir.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Vous voulez être belle? c'est un désir bien naturel. Mais si la nature s'est montrée marâtre à votre égard, adressez-vous à la science. Avec une application légère de *Crème Simon*, vous acquerez un teint d'un éclat printanier; il y a de la jeunesse dans chaque molécule de cette crème.

Votre épiderme est-il compromis par ces affections irritantes qui s'attaquent de préférence aux épidermes les plus délicats, tels que feux, boutons, efflorescences, taches de rousseur? vite ayez recours à la *Crème Simon*, qui fait également disparaître les crevasses, les engelures et les inflammations causées par les piqûres d'insectes. Comme complément, saupoudrez-vous de la poudre Figaro, délicieuse poudre de riz, qui communiue au tissu dermal une blancheur de lis. Hâtons-nous de dire que le bismuth, aussi dangereux que le plomb et le cuivre, n'entre pour rien dans la composition de la poudre Figaro (à Paris, chez M. Guin, rue Beautreillis, 23, et à la Tour de Nesle, 3, boulevard des Italiens; à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83).

HYGIÈNE ET COQUETTERIE

Tous les journaux se sont occupés de la vente des autographes collectionnés par le comte de B... Une lettre du docteur Licetti, datée de Padoue, 14 août 1846, révélant à Nison de Lenclos le précieux secret de perpétuelle jeunesse a été achetée à prix d'or par l'Office hygiénique. Dans cette lettre, le savant docteur enseignait une formule infallible contre les rides, qu'il nomme poétiquement *rugiada del viso*, rosée du visage.

De par la *rosée d'Orient*, tel est son nouveau nom, toutes les femmes aujourd'hui peuvent toujours avoir vingt ans, en dépit de leur acte de naissance (20 fr. le flacon).

La *rose de Chypre*, également de l'Office hygiénique (rue de la Paix, 17), donne à votre visage le tendre incarnat de l'adolescence. Le *blanc de Paros* prend au lis son éclat virginal pour en illuminer vos traits.

La rosée du ciel ne peut empêcher la fleur de se faner; la rosée d'Orient, la rose de Chypre et le blanc de Paros éternisent les printemps de la vie.

LA VELOUTINE VIARD

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette. Nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1871 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rose ou Rachel, avec la houpe en cygne, au prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rose ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} C. D. — Je ne puis donner ici ce renseignement. Veuillez envoyer votre adresse, on vous répondra directement par lettre. En envoyant la bande du journal dans sa lettre, on est toujours sûr d'avoir satisfaction à sa demande, dans la petite correspondance, et, si cela n'est pas possible, par la poste.

Une fille abonnée. — Même réponse.

M^{me} C. M. — Je ne puis mettre une adresse dans la petite correspondance. Envoyez votre bande de journal, je vous répondrai directement. La forme de costume pour cet âge est encore la jupe plissée, avec veste à basques, ou, si l'enfant est très-grand, le pantalon serré aux genoux, chaussettes et jambes nues, veste ronde, avec petit gilet, ou bien costume matelot en léger drap bleu ou gris. On teille anglaise blanche, en coutil écu, en toile écrue, etc., etc.; chapeau matelot à grands bords.

Mont-de-Marsan. — Merci pour tant de confiance. Je répondrai par la poste. La réponse excéderait le cadre de la petite correspondance.

M^{lle} Hélène de B... — Pour teindre en noir des cheveux postiches, prenez :

- Eau 2 litres.
- Carbonate de potasse 250 grammes.

Faites bouillir une première fois pour dégraisser les cheveux.

Prenez ensuite :

- Eau 2 litres.
- Alun 200 grammes.
- Composée verte 200 —
- Bois de campêche 100 —
- Noix de galle 100 —

Faites bouillir une seconde fois. Les cheveux ainsi teints sont très-rudes; il faut employer force pommade et les peigner longtemps pour les assouplir.

M^{me} C. H. — Je vous suis très-reconnaissant de vos bons sentiments, tout en me jugeant bien indigne des trop vifs éloges que vous me prodiguez. Je lirai le volume avec intérêt et je me hâterai de donner à mes lectrices du journal l'analyse d'une œuvre excellente, si j'en juge par les sentiments de l'auteur et la pensée qui l'a inspiré.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Souhaitons le progrès sans révolutions.

Paris. — A. Boerdillat, imprimeur-géant, 13, quai Voltaire.